

chez Josette Darve
à Sainte Marie de Cuines (73)

avec l'écrivain Françoise Renaud



TEXTES d'ATELIER
écrire lire partager

29 & 30 août 2020

*DÉSIR MOTS PERSONNAGES ÉMOTIONS FISSURE RESTITUTION SOUVENIRS
RÉCIT PARTAGE FOUILLE LECTURE PUISSANCE ÉCRITURE MORSURE DÉSIR*

ATELIER 1

Croquis

Trois personnages ébauchés

Elle entre dans la chambre souriante joviale.
À l'aise dans sa blouse blanche elle se dirige vers le lit.
La voix rassurante et les bras tendus sa journée commence.

Sur le chemin qui monte raide, escarpé son pas est rapide et sûr.
Bientôt il verra la vallée et son village minuscule.
L'air pur emplir ses poumons, il goûte le silence et la solitude.

Les yeux noirs de l'enfant brillent.
Concentré sur sa feuille il travaille. Enfin il essaie car l'esprit est
ailleurs
Déjà aux jeux et à l'amusement.

(Bernadette Favre)

Il était là, sur le quai de la gare de Toulouse, un chapeau marron en loden sur la
tête, le port altier comme un italien.

"C'est l'anniversaire du petit aujourd'hui" dit-elle à chaque mois d'avril. "Il était
beau comme un Dieu, il avait les cheveux noirs et les yeux verts".

Une pauvre femme aux pantoufles démodées, vêtue d'une blouse laissant apparaître
une combinaison en nylon, raconte avec dérision son chemin de vie.

(Roseline Charpin)

Beau bébé, homme d'amour, reculé dans le temps, le fils.

L'ancienne assise dans le fauteuil près du lit. La chambre est petite, et
elle, un peu tassée par les ans.

C'est une mère qui occupe tout l'espace et le détruit.

(Chantal Angogna)

Elle est grande, elle a le visage buriné des femmes habituées à vivre au grand air. Elle a l'air décidé et assez hautain avec son chignon haut perché. Elle a une voix de stentor : « C'est une maîtresse femme » dit son entourage.

Elle est toujours vêtue de noir.

Pourquoi ces habits noirs ? Quel deuil cachent-ils ?

Elle porte une veste bien trop large pour elle dont les poches sont remplies de cailloux. Où va-t-elle ? Sans hésiter elle se dirige vers le rivage. Elle entre dans l'eau, elle s'enfonce de plus en plus, elle est engloutie par les flots.

Il est vêtu d'un pantalon kaki et d'une chemise à carreaux. Pas de gros carreaux qui donnent à certains des airs de bûcheron canadien. Des carreaux fins de couleur gris bleuté et orange. Un vêtement presque féminin. Une silhouette élégante, un casque de moto à la main.

Où va-t-il ? Il se dirige vers l'hôpital. A qui rend-t-il visite ?

(Nicolle Gremeau)

C'est une belle église de village, pareille à son personnage.
L'allée est bordée de deux tilleuls centenaires.
On pense que le village tient son nom du mot tilleul.

L'homme a toujours vécu seul avec son chien.
Il adore observer les gens, les choses de la vie.
D'ailleurs, c'est un formidable conteur.

C'est une belle journée de juin.
Une vieille femme avance, courbée sous sa patinée de foin.
Elle passe devant l'oratoire où elle s'incline.

(Claudette Mangano)

Elle a perdu de sa beauté.
Elle s'est ratatinée.
Elle a un air de sa mère.

Elle sourit à ses petits-enfants et ses arrières petits-enfants qui lui rendent visite.

Son gendre baisse le son de la télé.

Elle est née pour être mère. Son aînée lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Le petit dernier ne peut se détacher de son sein. Celui du milieu est déjà un pré-ado.

Celles qui ont cru en elles. Guerrières menant de front carrière, enfants, mari, parents... partant à l'aventure, ne craignant pas pour leur progéniture qui en tireront une valeur sûre, la liberté d'agir.

(Marie-Claire Bordon)

Une longue silhouette toute noire, un chignon bien serré, elle doit être très âgée et, pourtant, on ne lui voit aucun cheveu blanc.

À ses vêtements, on reconnaît un homme de la campagne. Un mégot à demi consumé au coin des lèvres, à quoi rêve-t-il avec ce sourire sur son visage et ses yeux qui pétillent... ?

Elle est là tous les jours, quelques fois plusieurs fois par jour, appuyée à son portail. Elle parle avec les gens qui passent sur la route. Comment peut-elle avoir tant de choses à dire ?

(Josette Darve)

L'homme, la trentaine, a le regard fixe et le soleil lui fait plisser les yeux. Il est descendu de sa chambre et prend l'air sur le muret de l'hôpital. Il raconte son histoire et ses yeux, au bleu si clair, sont hantés d'un regard bien sombre.

La femme est mince, élégante dans son pantalon large et sa petite veste noire cintrée. Elle est accompagnée d'un jeune homme – peut-être son fils. Ils prennent place à l'une des tables libres sur la terrasse du restaurant et lèvent les yeux, ravis, sur le lac et les montagnes qui les entourent.

Quand il apparaît dans la petite entrée de l'appartement, sa carrure, son large sourire chaleureux et ses bras grand ouverts emplissent l'espace. Il lance un « Bonjour, comment tu vas ? » d'une voix forte et l'air lui-même s'en trouve plus vibrant.

(Claudine Evêque-Mourroux)

Fille de l'eau, femme du Rhône... Elle a la force bouillonnante des bords du fleuve. Dans sa cuisine, elle prépare pour midi la pêche frétilante des petits-enfants en vacances.

Les volets claquent. En nuisette, les cheveux en bataille Elle sort sur le balcon, s'étire, fait quelques pas en sautillant, le visage tourné vers le soleil. Un rituel chaque matin sur le balcon de la maison d'en face.

Une enfant s'agrippe au cou du cheval du vieux manège qui monte, descend et caracole au rythme de ses éclats de rire. Soudain elle se soulève, tend le bras et décroche dans un cri victorieux le droit de faire un tour supplémentaire.

(Jacqueline Vincent)

L'homme de forte corpulence, traverse le jardin de long en large pour arroser ses fleurs, le sourire aux lèvres.

De silhouette très frêle, la voisine est toujours en mouvement et de bonne humeur. Parfois, elle cuisine dans sa maison ou alors elle sillonne les petites routes de campagne en voiture.

(Mireille Alotto)

ATELIER 2

Nos personnages
tels des statuettes en glaise



Sur le chemin qui monte raide, escarpé, son pas est rapide et sûr. Montagnard aguerri il est pressé d'arriver. Il a besoin de faire souffrir son corps, de sentir la douleur de ses muscles qui se contractent, le souffle court pas le temps de s'arrêter.

Pas de temps à perdre surtout ne pas arriver trop tard.

Encore une heure environ et enfin debout sur ce rocher qu'il connaît si bien... La montagne... Sa montagne... S'illuminera. Les premiers rayons de lumière arrivent chassent les ombres et révèlent un paysage grandiose.

Un moment unique toujours différent impression d'être seul... petit point dans cet espace...

Maintenant le jour est levé, il prendra tout son temps pour redescendre, regarder, sentir, frôler toucher, les plantes, les arbres, les rochers... Plus rien ne presse.

(Bernadette Favre)

1920

Toute menue dans son habit noir agrémenté d'une croix en or, Palma ne parlait que le dialecte. Elle avait émigré dans la vallée de l'Inn, près d'Innsbruck, laissant son village perché sur la colline aux confins de la frontière, véritable rideau déchiré par la guerre.

Dans cet ailleurs clair-obscur, elle fut embauchée dans une usine de textile où l'on travaillait le loden pour confectionner les manteaux des bergers. Les voici ces bergers emmitouflés comme la laine de leurs moutons dévalant les pentes abruptes de ce Tyrol verdoyant au son du cliquetis des clochettes.

Ce nouveau monde s'éclairait dans l'ombre du passé comme un soleil caché dans la pénombre, mais un soleil universel !

Elle se maria avec Gaspard émigré lui aussi pour participer à la construction de la ligne ferroviaire Innsbruck – Col du Brenner. Mais...

1930

Nouveau départ. Palma avait rempli une malle de cuivres clinquants et de linges brodés, du linge qui sentait bon les fleurs de montagnes.

Nouveau paysage, nouveau pays où la mine avait noirci les ruelles, les maisons et les visages.

- « Tu te rappelles de cet italien dur à la tâche qui piquait le roc avec un marteau-piqueur dans chaque main ? ».

- Tu te souviens comme on était noirs même après la douche, on transpirait du noir sur les cols des chemises ».

Ces gueules noires, de larges stries sur la nuque, des paires d'yeux brillants, les derniers à avoir connu le fond se racontaient au café du coin.

1953

Voici Gaspard sur le quai de la gare de Toulouse, son éternel chapeau marron en loden sur la tête ; il hissa la malle dans le train, un dernier adieu d'une main hésitante. Sa fille et sa petite-fille Rose s'éloignèrent elles aussi vers l'inconnu... un éternel recommencement.

(Roseline Charpin)

Mon adorable grand-mère que j'appelais mémé, était la douceur et la tendresse incarnées. Je me souviens particulièrement d'elle, assise dans son fauteuil près de la fenêtre de sa chambre, tricotant, lisant *La Stampa*. Je venais m'asseoir à ses pieds, m'emplissant de sa paix et jouissant de la protection qu'elle me délivrait.

Elle était italienne, avait migré en Maurienne, toute jeune. Nombreux étaient les enfants qu'elle avait eu. Elle parlait un sabir franco-italien que ses enfants et petits-enfants seuls comprenaient. Mon adorable mémé me guérissait de la violence et du venin de ma mère.

Comment mémé, si bonne, avait-elle pu engendrer pareille femme ? Je m'interroge encore et encore à ce sujet.

Quand j'ai appris sa mort par la bouche de ma mère, j'ai reçu comme un coup de poing au cœur.

(Chantal Angogna)

Une vieille femme avance, courbée sous sa patinée de foin. Elle porte un foulard à carreaux sous sa chevelure blanche et est chaussée de lourdes galoches. C'est Marie Blanchoz, dite « Marie Blanche », ma grand-mère paternelle.

Les chemins du Thyl sont raides et caillouteux, douloureux pour les pieds des femmes.

Les traîneaux ont parfois du mal à y glisser dessus. Mais ces femmes, ce sont de rudes et courageuses paysannes et elles ne se plaignent guère : « c'est comme ça, il faut faire l'ouvrage ».

Marie, quand elle passe près de l'oratoire, à côté de sa terre de blé, ne manque pas de s'y arrêter pour contempler la Vierge, Notre Dame de tout Pouvoir. Elle y dépose souvent un petit bouquet odorant de fleurs des champs. Sûrement lui demande-t-elle de veiller sur sa famille, de protéger les récoltes des intempéries.

Quand elle sera au bout du chemin, elle devra penser à préparer le repas de midi.

C'est qu'elle a deux hommes à la maison qui ne l'aident guère. Le pépé, tranquille, qui l'attend dans la cour, près du portail, fumant la pipe, et Régis, le dernier de ses fils, pas marié encore, qu'elle a trop gâté.

C'est qu'elle a plein de qualités, Marie !

Qui n'a pas goûté ses délicieux gâteaux des rois, parfumés au safran, récoltés dans une de ses terres ? Son farci de pommes de terre aussi, garni de pruneaux et de raisins secs est excellent.

**Marie Douceur, Marie Labeur,
C'est Marie, ma grand-mère
Et je l'aime...**

(Claudette Mangano)

Elle a perdu de sa beauté. Elle s'est ratatinée. Elle a un air de sa mère qu'elle n'a jamais aimée. Du moins, je n'ai jamais ressenti qu'elle l'aimait.

Oserai-je un jour lui en demander la raison ?

Elle sourit à ses petits-enfants et à ses arrières petits-enfants qui lui rendent visite. Un petit mot pour chacun d'eux. Roland, l'ami de sa fille préférée, baisse le son de la télé. Il lui suggère de quitter son petit salon pour la grande cuisine.

Il allume la télé dans la cuisine. Pourrait-elle pour une fois se passer de jeux télévisés ?

Elle jette un coup d'œil négatif à ma robe d'été.

Elle se plaint de la pluie. Hier, elle se plaignait de la chaleur. Je réponds que la pluie était nécessaire. Les jeunes parlent peu et doucement. Déjà, je sens monter en moi une certaine tension. Sa surdité m'exaspère. Elle n'entend que ce qu'elle veut. Ma fille me lance des éclairs. Je parle vite et fort. J'ai besoin de me faire entendre. Je tiens à justifier les raisons de leurs rares visites de l'été, qu'elle m'a reprochées.

Elle s'intéresse à l'animateur de la télé.  a m'agace.

Roland reste dans l'embrasure de la porte. Il est le maître d'hôtel. Il sort des verres et des boissons. Elles lui ont attribué une grande place. Mon mari n'en a jamais eue. Elle ne veut plus voir mes amis. Elle est vieille maintenant. Je parle de mon ami qui a aidé mes enfants à déménager. Elle baisse la tête. Elle n'entend pas. Je parle des légumes qu'il nous donne. Je sens qu'elle n'apprécie pas. Aimera-t-elle un jour quelque chose venant de moi ?

Elle dit qu'elle aurait besoin du coiffeur en soulevant ses cheveux abimés. Je lui fais remarquer que Julia s'est fait coiffer ce matin. Elle la félicite

Roland regarde par la fenêtre. Il aperçoit Josie la compagne de mon frère et me demande de l'appeler. Mon frère est à l'hôpital. Il a fait un AVC. Elle n'en a pas été informée. Elles viennent de lui apprendre qu'il s'est cassé la cheville. Nous descendons donc prendre des nouvelles. Ma fille me fait des reproches car elle ne voulait pas s'approcher de Josie qui voit beaucoup de monde !

Je prends congé de ma mère par un « bon moral, à bientôt ». Alors, prenant sa canne, elle baisse la tête et regagne le salon en murmurant : « Avec tous les soucis que nous avons ! »

Je n'ai pas réussi à dormir ruminant sa dernière phrase et regrettant de n'avoir pas su répondre que son fils et leur frère est aussi mon frère et que je me suis inquiétée aussi.

Une fois encore, je n'ai pas su dire.

(Marie-Claire Bordon)

Je la vois tous les jours : elle est assise sur un tabouret, devant une étable. Elle écorce de longues tiges jaunes pour fabriquer des paniers qui serviront aux travaux des champs.

Cette photo je l'ai toujours gardée. Elle est sur ma cheminée car ma maison était la sienne. Son souvenir fait partie de ces murs.

Sa longue silhouette noire a bercé mon enfance. Elle nous appelait ses « petits » et ce mot-là contenait un amour infini. Elle travaillait dans les champs, à l'étable et, malgré son âge, je crois que je ne l'ai jamais vue assise à ne rien faire. Quand elle rentrait le soir, son corps tout mouillé de transpiration, elle me demandait de chauffer un grand mouchoir à carreaux que je plaçais sur son dos, entre la peau et les vêtements. « Pour ne pas prendre froid » me disait-elle.

Je garde encore en mémoire toutes les épaisseurs de tissus qui couvraient son corps, été comme hiver.

Je dormais dans une chambre près de la sienne et c'est là, qu'un soir, alors que j'étais adolescente, elle est venue me raconter sa triste vie. Des années plus tard, alors que partout on parlait de la libération de la femme, son image et ses propos étaient là.

(Josette Darve)

Elle avait mis un pantalon large en lin clair et sa petite veste noire cintrée. Elle voulait être élégante pour son fils. La soirée ne serait qu'à eux et elle voulait en profiter. Elle n'arrivait pas à se rappeler s'ils avaient eu une telle occasion de se retrouver en tête à tête. Son fils était parti depuis longtemps, entre ses années d'internat en Suisse et ses études à New-York.

Lorsqu'elle descendit dans le hall de l'hôtel, il était déjà là à l'attendre. Elle prit le temps de le regarder avant de lui faire signe.

Il était si beau dans sa chemise blanche impeccable. Ses cheveux noirs étaient, comme toujours, bien ordonnés mais il avait laissé une mèche retomber négligemment sur son front. Elle aima tout de suite le léger mouvement qui l'animait dès qu'il inclinait la tête. Il avait changé, grandi, mûri.

Soudain il tourna la tête vers elle et tout son visage sourit en la voyant. Elle sut qu'il souhaitait ses retrouvailles autant qu'elle. Elle se sentit légère, heureuse.

Ils s'embrassèrent, sans cesser de sourire, et partirent, dans le taxi qui les attendait, vers la destination de leur soirée. Elle ne savait pas à quoi s'attendre - il avait choisi le restaurant - mais elle était prête à tout accueillir, sûre de son bonheur.

L'endroit ne payait pas de mine mais il l'avait choisi parce que la terrasse plongeait dans le lac et que, partout où le regard se posait, ce n'était que nature, verdure, montagnes et eaux aux mille reflets. On était loin du luxe des restaurants que sa famille avait l'habitude de fréquenter, dorures, lumières et faste affiché. C'était aussi pour cela qu'il l'avait choisi. Une première approche pour montrer à sa mère que le jeune homme qu'il était devenu s'était affranchi de certains codes de son milieu. Et c'était un cadeau qu'il voulait lui faire à elle, cette simplicité, cette nature. Du moins, l'espérait-il de tout son cœur.

Ils prirent place à une table qu'il avait pris soin de réserver tout au bord de l'eau. Ainsi ils pourraient profiter pleinement de l'espace qui s'offrait à leur vue. Il guetta la réaction de sa mère, un peu anxieux.

Lorsqu'une fois assise, elle quitta enfin son fils des yeux, ce qu'elle découvrit l'enchantait. En face, la montagne était d'un vert sombre et seule la crête s'illuminait encore du soleil qui disparaissait derrière elle. À leurs pieds, l'eau du lac se parait par endroit des reflets rouges du soleil couchant qu'une légère brise faisait onduler.

(Claudine Evêque-Mourroux)

La grande lessive

Elle venait les jours de grande lessive pimenter une journée particulière. Madame Pernoud, femme sans âge, habitait une petite maison qui bordait la voie ferrée.

Elle était garde-barrière... à cette époque, les rares michelines qui traversaient le village, alimentaient nos envies de voyages et mes rêves d'évasion.

Donc, Madame Pernoud -- je suppose pour compléter ses fins de mois -- se déplaçait à la journée chez les particuliers, louée à la tâche pour de basses œuvres. De grand matin, elle arrivait en galoches, un bâton à la main, ses épaules osseuses recouvertes d'une grande cape noire élimée et poussiéreuse. Enfin, dans mon souvenir. Une silhouette sombre et décidé, un visage sévère aux yeux clairs et malicieux.

Alors, le rituel pouvait commencer : sortir le linge souillé de la grande trappe du couloir - préparer la grande lessiveuse - la remplir d'eau claire - la hisser sur la cuisinière rutilante en céramique bleue.

Et attendre que l'eau chante. C'était le signal....

Alors je rentrais en scène -- l'heure du bain avait sonné. Dans la cuisine sombre et embuée, le corps dénudé, j'étais récurée et rincée à grande eau. La chasse aux SALISSURES -- la grande lessive quoi !

Ensuite et ensuite seulement, deux mains calleuses tapaient et frottaient le linge sur la veille planche remoulue qui gémissait sous les coups de butoir : SALISSURES SALISSURES - raclaient, effaçaient les SALISSURES, toutes les SALISSURES... La grande lessive quoi !

Les derniers souvenirs de ces journées particulières portent la marque d'un temps révolu. Le linge "bouilli ou "bouillu" -- je ne sais plus --, le rinçage au lavoir où les femmes s'égayaient dans un joyeux ramage de battoirs et de rires, la brouette où à côté de la grande bassine je traversais les ruelles et les places... avant. Quel bonheur de jouer à cache-cache avec le soleil autour des grands draps blancs et parfumés flottant dans la galerie sous le toit, près du grenier.

(Jacqueline Vincent)

Je le croisais régulièrement. Je le saluais à chaque fois. Il ne me répondait jamais. Ce matin, il me renvoie un grand sourire. Que se passe-t-il ? Je cherche...

Aussi bizarre que cela puisse paraître, avant de partir en retraite, il avait été instituteur dans notre village et en avait même occupé les fonctions de directeur. Il est vrai que ses méthodes pédagogiques étaient loin de faire l'unanimité. Il donnait une grande importance aux matières physiques (gymnastique, sports en plein air, etc.). Il était convaincu qu'un corps et un esprit bien aérés ne pouvaient qu'améliorer les facultés d'apprentissage. J'étais plutôt d'accord avec ce point de vue. J'étais d'ailleurs un des rares, beaucoup d'autres parents d'élèves pensaient que ces temps passés en plein air étaient des périodes perdues pour les autres matières. Il faut également reconnaître qu'il n'était pas d'un abord facile. Grand, mince, bien raide, le regard sévère, le sourcil épais, le sourire rare, il écoutait d'une oreille distraite les réflexions des parents, pensant, je suppose, que lui seul détenait la vérité et qu'il n'était pas question de la reconsidérer. Mon fils aîné, se trouvant à l'époque dans sa classe, en avait plutôt bavé ! Il avait essuyé nombre de réprimandes et de brimades qui avaient laissé des traces.

Ah oui, j'oubliais ! Il avait une femme, institutrice dans la même école, qui était une personne adorable, compétente et ouverte, et qui l'est toujours aujourd'hui. Alors pourquoi ce matin-là, m'a-t-il fait cadeau d'un bonjour franc, accompagné d'un grand sourire ?

J'ai beaucoup cherché et j'ai fini par trouver la clé de l'énigme. Il y a une quinzaine de jours, le maire du village a décédé. Comme il était son premier adjoint, il a dû en assurer provisoirement la fonction. Il a dû trouver que ce poste lui convenait. Du coup, il s'est présenté pour devenir maire de façon officielle. Et pour être élu, il faut des voix ! Pour en avoir, il faut aller les chercher et le minimum est alors de faire bonne figure ...

... d'où le bonjour et les sourires !

(Jean-Pierre Bérard)

